



Revue de presse
Cannes 2025

© 2025 L'Espresso



Conversation avec Hlynur Pálason autour du film "L'amour qu'il nous reste"

Ajouter Conversation avec Hlynur Pálason à vos favoris

Avec "L'amour qu'il nous reste", le cinéaste islandais Hlynur Pálason imagine comme une chorégraphie la vie de famille, ce qui nous rassemble, ce qui devrait nous lier pour toujours, et le monde animal et végétal dont nous faisons à notre manière partie. Voici un film comme un renversant voyage vers l'intime.

<https://www.arte.tv/fr/videos/122119-019-A/conversation-avec-hlynur-palmason/>

Sofilm



Hlynur Pálmason (L'Amour qu'il nous reste) : « Je suis très mal à l'aise sur le tapis rouge »

Salué pour sa fresque historico-poétique *Godland* en 2022, l'islandais Hlynur Pálmason est de retour avec un film autrement plus intimiste sur la famille et le temps qui passe, à travers le quotidien d'un couple et de leurs enfants confrontés au divorce. Tout en plans fixes et en instantanés sublimes des paysages volcaniques, *L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE* captive et nous engloutit pendant 1h48. **Propos recueillis par Alice de Brancion. Photo : Dransi**

Aviez-vous à cœur de faire un film radicalement différent après *Godland* ?

C'est ce que tout le monde me dit. Je comprends, c'est vrai que c'est une autre ambiance. Beaucoup de personnes auraient peut-être souhaité que je poursuive sur quelque chose de grandiose, et j'ai voulu faire l'exact inverse, aller vers l'intériorité, vers l'intime. On essaye à chaque fois de créer un monde, et j'espère que mes films sont très différents. C'était une évolution logique dans mon travail de faire quelque chose de nouveau. Ça s'est juste passé naturellement.

Comment le sujet de la rupture s'est-il imposé ?

Pour commencer, je ne voulais pas que ce soit un film tragique. La vie n'est pas allée dans le sens que ce couple voulait. L'humain est complexe, il fait parfois des choses qu'il n'a pas envie de faire. Je voulais que le film transcrive ce va-et-vient des émotions, en évitant de me concentrer sur une seule subjectivité. Par ailleurs, ce film n'est pas seulement l'histoire d'une rupture. C'est un film sur la fuite du temps et sur les moments passés avec ses proches. Je me demande comment les souvenirs sont créés ? C'est un film très personnel.

Certaines scènes ont-elles été inspirées de votre propre vie ?

Plusieurs images sont effectivement tirées de ma vie. Les scènes qui se passent dans la nature sont des endroits où je vais cueillir des baies avec ma famille. Mon film s'ouvre sur un toit arraché sur une grue. J'ai tourné cette scène en 2017 parce que je la trouvais très triste et belle. Mon studio de travail s'est fait démanteler et cela m'a profondément attristé. C'était des images importantes pour moi et quand on a développé les pellicules, je me suis rendu compte qu'elles avaient un réel impact, qu'elles pouvaient résonner pour d'autres personnes. Faire un film c'est attraper ces moments et commencer un processus de réflexion et de sensorialité autour d'eux. Je me promène avec une caméra, que j'ai en permanence dans ma voiture. Et c'est souvent ces images capturées sur l'instant qui sont les points de départ de mes films. Je veux qu'une certaine improvisation se fasse sentir dans la réalisation : on n'a pas de scènes à la Dolly, pas de trucs chics, le cadrage se partage essentiellement entre plans fixes et panoramas.



Imaginez vous tourner avec un autre budget ?

C'est une bonne question. Je ne pense pas que je ferais de meilleurs films. Mon budget a un impact énorme sur mon processus de création : je ne crée jamais de décor, je fais appel à des gens de ma ville natale, je tourne dans ma propre voiture, même mes enfants sont dans le film. Quoi qu'il advienne, je ne me vois pas faire de films sans souffrance, sans sortir exténué du tournage. Mais c'est vrai qu'en tant que cinéastes, on a toujours besoin d'argent. Il y a eu des coupes budgétaires énormes dans le monde de la culture en Islande. C'est la merde. Je ne sais même pas comment nous allons continuer à faire des films. La France est vraiment unique sur le sujet, il faut que vous vous battiez pour préserver cette chance.

Votre présence à Cannes doit tout de même vous aider à avoir de la reconnaissance et donc des financements ?

C'est vrai. Je suis extrêmement chanceux d'avoir ma place ici, et que les films soient montrés aux côtés de ceux d'autres cinéastes que j'admire. Le cinéma, à Cannes, c'est du sérieux. Même si j'avoue que je suis très mal à l'aise sur le tapis rouge. Je n'ai jamais rêvé d'être une grande star, je veux juste continuer à pouvoir travailler sur les projets que je veux faire, c'est le plus important.

Le film se déroule sans sous texte, sans explication, ni flashback. Vous semblez avoir une totale confiance en vos spectateurs ?

Les films doivent être des dialogues. En tant que spectateur, j'ai besoin qu'on me respecte mes émotions et mes interprétations, pas qu'on me donne la becquée. Avec mon équipe, nous voulons faire des films qui soient des expériences à la fois psychologiques et physiques. On ne doit pas sentir la construction. Tout doit se dérouler de manière naturelle. Même lorsque je filme de longues scènes de dialogue, ce n'est pas tant pour faire avancer l'intrigue, c'est plutôt un besoin d'entendre parler mes personnages.

Qu'en est-il de cette « statue » de chevalière qui revient tout au long du film ?

Je l'appelle Jeanne d'Arc et je l'ai filmée pendant trois ans. Au départ, ce n'est qu'un épouvantail qui s'est transformé en une magnifique chevalière à la longue chevelure. Je ne sais pas trop expliquer sa présence, elle s'est comme imposée à moi. Et puis je me suis mis à imaginer qu'elle se réveillait, j'ai été moi-même surpris. Encore une fois, je ne fais que réagir aux images qui entourent le film. C'est un extérieur et un intérieur qui sont constamment en dialogue. C'est à ça que sert le cinéma. La vie traverse les films et les films permettent de pénétrer nos espaces intérieurs, qui sont infinis. C'est un pouvoir énorme.



L'Amour qu'il nous reste, en salles prochainement.

- Alice de Brancion



Association Française
des directrices
et directeurs
de la photographie
Cinématographique

Hlynur Pálmason réalise et met en images "Ástin sem eftir er" ("L'Amour qu'il nous reste")

"La glace et le feu", par François Reumont pour l'AFC

23 mai 2025



Avec *L'Amour qu'il nous reste* (*Ástin sem eftir er*), le cinéaste et artiste contemporain islandais [Hlynur Pálmason](#) propose une histoire très personnelle, tournée sur le long cours, en Islande. Ses propres enfants interprétant les rôles principaux, la plupart des décors étant trouvés dans les environs de chez lui. On y retrouve la grande force visuelle de ses films précédents (*Godland*, *Into the White*) mais dans un contexte narratif plus léger, à la limite du rêve, du merveilleux et de l'humour islandais au 3^e degré. C'est aussi lui qui signe les images de ce film de famille doux amer tourné en 35 mm, remarqué Salle Debussy dans la section Cannes Première. (FR)

Tendre portrait d'une année dans la vie d'une famille alors que les parents traversent une séparation. À travers des moments à la fois ludiques et émouvants, le film dépeint l'essence douce-amère d'un amour fané et de souvenirs partagés au fil des saisons.

Est-ce votre film le plus personnel ?

Hlynur Pálmason : Probablement chaque cinéaste vous dira que chacun de ses films est personnel... Mais c'est vrai que celui-ci est le plus proche de ma vie. Mes enfants jouent dedans, les œuvres d'art que fabrique le personnage de la mère en extérieur sont mes propres créations, et les paysages sont ceux que je côtoie quotidiennement. En revanche, cette histoire de séparation que vivent les parents n'a rien à voir avec moi. Je pense qu'il faut plus l'interpréter comme une espèce de peur... C'est donc une œuvre personnelle mais en aucun cas intime ou privée !

Le plan d'ouverture est en tout cas assez inouï...

HP : Ce grand atelier vide, filmé de l'intérieur dont le toit est arraché par des engins de chantier, c'est aussi quelque chose de très personnel ! Ça remonte à 2017, alors que la municipalité avait décidé d'exproprier le studio dans lequel je conçois mes œuvres d'art. Malgré mes tentatives et mes recours pour pouvoir le conserver, je me suis retrouvé face à cette décision qui allait être exécutée. Un peu en panique, je suis allé chercher ma propre caméra (celle avec lequel le film a été tourné), je l'ai installée avant que la grue n'arrache la toiture... et j'ai filmé ce moment particulier.

Vous devez bien comprendre que mon idée de départ n'était pas de saisir forcément une image belle... Car ce moment était bel et bien terrible pour moi... Sur l'instant, je souhaitais juste documenter ce qui se passait. Une sorte de témoignage. Et puis, les négatifs ont été développés en Suède, et j'ai reçu ce plan issu du transfert numérique. C'est là, en découvrant les rushes - bien sûr sans aucun son - que j'ai réalisé la force et la beauté de ce plan. Et j'ai tout de suite pensé que ça ferait une ouverture de film formidable. Un truc très mystérieux, qui vous invite à l'exploration et au rêve. Et vous savez, j'adore les choses mystérieuses ! C'est en quelque sorte ce plan qui a donné naissance au projet. Bien sûr le premier que j'ai tourné pour ce film, qui a pris donc toutes ces années à se faire.



Hlynur Pálmason

Le temps est central dans votre travail ?

HP : Je n'aime pas forcer l'arrivée d'un film. Ni une histoire d'ailleurs. Moi, ce qui me plaît, c'est que l'histoire apparaisse d'elle-même, qu'elle prenne forme lentement dans ma tête, sans même forcément que j'y réfléchisse quotidiennement. L'idéal, pour moi, c'est donc d'avoir ma propre caméra et d'être complètement autonome

dans la fabrication. Exactement comme je suis autonome dans mon travail d'artiste contemporain. Il se trouve qu'à la fin de chaque film, on se retrouve avec beaucoup de chutes de bobines de films sur les bras. Donc au lieu de les jeter, je les garde précieusement et je m'en sers pour filmer ce qui m'inspire. À l'exemple de ce que je vous racontais pour le plan d'ouverture, je récupère ces petits plans, glanés çà et là, qui vont peu à peu m'aider à écrire telle ou telle scène. Et au moment où on met concrètement le film en production, avec les comédiens, ça fait déjà un ou deux ans que je bricole dans mon coin avec mon Arricam en générant ces petits bouts de plans qui m'amènent à imaginer concrètement mon film.

C'est bien sûr aussi la raison pour laquelle j'ai tourné moi-même *L'Amour qu'il nous reste*, la production s'étant étalée cette fois-ci sur une si longue période. À moins de demander à ma directrice de la photographie habituelle, Maria Von Hauszwolf, de venir vivre près de moi pendant plusieurs années ! Par exemple, le plan du mannequin - Chevalier dans le film - a pris deux ans pour être filmé de manière séquentielle. La caméra étant installée dans une petite maison construite pour l'occasion. Comment voulez-vous faire autrement que par vous-même dans ce genre de situation ? Donc vous apprenez à mesurer la lumière, à charger vous-même les magasins... Mais c'est plus dans une démarche quasi documentaire... de captation de la nature plus que de la direction de la photographie. Comme au sens de mouvements de caméra, par exemple, tels qu'on les trouve souvent au cinéma.

Et le choix de l'argentique participe-t-il à cette surprise ?

HP : Comme je l'évoquais tout à l'heure, j'adore le mystère. J'aime ne pas tout comprendre, et la vie c'est exactement comme ça ! C'est pour cela, quand je tourne un film, je n'aime pas voir le résultat en direct. Les écrans vidéo ne m'intéressent pas. Je préfère regarder dans l'œillet de la caméra. C'est ma manière de me concentrer sur quelque chose de spécifique. Cet acte de se pencher et de placer son œil à la caméra, de ne pas juste regarder un écran signifie beaucoup pour moi. Et puis il y a aussi l'élément temporel. Le temps passe si vite... et je n'ai vraiment pas l'envie de tout filmer, de multiplier les plans, les prises. La perspective d'être équipé d'une caméra numérique avec laquelle je filmerais en permanence m'épuise à l'idée d'avoir à exploiter une telle quantité de rushes... Ce serait tout simplement impossible pour moi. Donc le film argentique a vraiment cette fonction très pratique dans mon processus de création.



Prenez-vous garde parfois à la trop grande beauté des paysages de votre île ?

HP : Moi, j'aime bien les décors qui sont un peu dans l'entre-deux... L'Islande est un pays très vaste... et bien sûr beaucoup de publicités sont tournées près de l'endroit où j'habite. Mais à chaque fois, c'est toujours dans les endroits les plus connus, les plus spectaculaires et rarement dans ces décors d'entre-deux. Ce sont pourtant des paysages tout aussi puissants et qui racontent tout autant de choses. *L'Amour qui nous reste* a donc été tourné dans ces lieux familiers, et où avec ma famille on va se balader à peu près chaque année. Et là encore, c'est avec le temps, en y retournant encore et encore cueillir des champignons ou ramasser des myrtilles que les idées me viennent.

A la fin du film, il y a tout de même une scène d'intérieur nuit, plus propice à une vraie mise en scène "cinématographique". Comment abordez-vous la lumière dans ce cas-là... On s'éloigne de la captation de la nature, n'est-ce-pas ?

HP : Sur ce film, je ne voulais absolument pas tricher à la caméra, par exemple pas de mouvements d'appareil qui rajouteraient de la tension dramatique, tout est tourné sur pied, sans dolly, sans grue ou quoi que ce soit. La caméra est sur sa tête, soit fixe, soit avec un simple panoramique. C'est à la fois une simplification de la narration mais aussi parfois un vrai casse-tête au tournage.

Quand on se lance dans une longue scène avec des dialogues, une sorte de chorégraphie avec les comédiens, et que vous ne filmez que d'un point de vue, sur pied, vous ne pouvez rien cacher.

Aucune erreur n'est possible car c'est un peu la vérité nue que vous captez. C'est pour ça que le film est quasiment entièrement tourné en lumière naturelle, que ce soit la lumière du soleil ou des sources de figuration installées dans le champ. Comme cette séquence que vous citez de nuit, dans la maison... Je l'imaginais d'ailleurs vraiment très sombre. Ce baiser devait rester pour moi un peu incertain... Là encore, ne pas tout montrer... Suggérer.

Aviez-vous des images en tête, des références tout de même ?

HP : Moi j'aime bien créer mon propre monde à chaque film et celui-là n'échappe pas à la règle...

La grande différence avec le précédent, c'est bien sûr que l'on est dans une histoire contemporaine. Mais je n'aime pas déterminer précisément quand se passe telle ou telle scène. Dans ma tête, c'est un peu comme si tout se passait demain. C'est maintenant... mais c'est aussi demain ! Et je crois que cette espèce de concept nous a accompagnés sur tout le film. Et les inspirations sont venues de choses très différentes. Par exemple, ce qui se passe autour du poulailler, c'est inspiré d'une série télévisée scandinave pour les tout petits avec un ours et un poulet qui habitent dans une petite cabane au fond des bois. L'ours, c'est celui qui est toujours déprimé. Et le poulet, lui, beaucoup plus dynamique et positif, lui remonte le moral régulièrement ! Et quand mes enfants ont découvert ce petit poulailler qu'on avait construit pour le film, ils m'ont tout de suite dit qu'ils se croyaient dans cette série !



C'est votre première comédie ? On rigole quand même pas mal dans la scène de la flèche...

HP : En réalité, je trouve toujours un aspect comique à mes films... Même si certains critiques ont par exemple décrit *Godland* comme envahi par la tristesse et un côté extrêmement sombre, moi j'y vois quand même quelques côtés assez marrants... Mais vous avez raison, que *L'Amour qui nous reste* est bien une comédie. En tout cas, c'est un film sur ce thème grave de la séparation, mais qui est en même temps joyeux, ludique. C'est un film sur la vie, où les saisons marquent le ton de la narration, alternant la froideur sombre de l'hiver et l'espérance et la chaleur de l'été. C'est pour moi aussi l'opportunité de montrer la réalité d'un couple. Qu'on peut très bien aimer profondément une personne, et pourtant la détester la seconde suivante. C'est ça le cœur de ce film, la chaleur et le froid, mais sans tomber dans quelque chose de cynique, d'une blague. C'est un film très sérieux pour moi, avec une énergie brute, simple et souvent gaie. Certainement très différente de ce que j'avais pu expérimenter sur *Godland*.

C'est quoi un bon film pour vous ?

HP : En fait, je me rends compte que je sais exactement ce que je n'aime pas. Et croyez moi, il y a vraiment un paquet de choses dans cette catégorie ! Peut-être que ma seule vraie qualité en tant que cinéaste, c'est de savoir faire cette part des choses... De reconnaître ce qui m'ennuie, ce que je déteste au cinéma, et de ne pas les imposer à mes spectateurs. C'est une simple question de respect au fond ! Et si moi-même je ne suis pas surpris au cours du processus de fabrication du film, si les rushes ne me prennent pas au dépourvu, je pense que le spectateur lui-même ne sera pas surpris par la suite. Tout repose sur cette espèce d'espace sensitif à construire, où chacun pourra se faire sa propre opinion, sans gavage narratif. Un film à partir duquel chacun pourra construire son propre rêve, dans l'entre deux.



(Propos recueillis par François Reumont pour l'AFC)

Festival de Cannes, Jour 6

19 mai 2025 (Modifié le 12 mai 2025)

Films

Festival

🕒 5 minutes

Écrit par
Sergent_Pepper**Des claps, des claques, une traque et des lacs.**

Je termine la journée en sélection Cannes Première, qui nous permet donc de voir les nouvelles productions des cinéastes que Cannes aime défendre et garder dans son giron. Je voulais à tout prix voir [The Love That Remains](#) de l'islandais **Hlynur Pálmason** après l'avoir découvert en Un Certain Regard en 2022 avec le magnifique [Godland](#). Thierry Frémaux prend son courage à deux mains avant de prononcer tous les patronymes islandais de l'équipe du film, dont **Porgils Hlynsson** et **Ida Mekkín Hlynisdóttir** par exemple.

Le film, sorte d'OVNI poétique, est une petite merveille. Déroutant, presque non narratif, il suit la vie d'une famille dont les parents sont séparés. Instants du quotidien, activités artistiques de la mère, pêche industrielle du père, vie des trois enfants. C'est très beau, touchant, parfois hilarant, ponctué de séquences surréalistes ou grotesques, de montage d'images presque malickiennes, le tout dans une Islande aux fascinants paysages. Une expérience atypique, qui en ce qui me concerne m'a totalement conquis.

Un film à prendre ou à laisser.



Retour à l'intime pour Hlynur Pálmason avec *L'Amour qu'il nous reste*

SÉLECTION OFFICIELLE Par Tarik Khaldi, publié le 18.05.2025



Trois ans après l'impressionnant *Godland*, présenté au Certain Regard, l'Islandais [Hlynur Pálmason](#) revient à Cannes Première avec un film au présent, *Ástin sem eftir er* (*L'Amour qu'il nous reste*), en rupture avec le reste de son œuvre.

Anna et Magnus se séparent. Restent leurs trois enfants et, au-delà, des liens autres que parentaux. *L'Amour qu'il nous reste* raconte cette famille sur une année, dans son quotidien parfois tendre, parfois mélancolique.



ÁSTIN SEM EFTIR ER de Hlynur
PÁLMASSON – Extrait 2

Loin du froid glacial de [Godland](#), l'itinéraire d'un prêtre danois dans l'Islande du 19^e siècle, *L'Amour qu'il nous reste* s'inscrit dans l'intimité d'une famille contemporaine, au rythme des saisons.

"C'est un film sur le quotidien, le familier et l'étrange, avec un aspect onirique. Je voulais aussi que les choses soient fluides, en mouvement permanent, comme de l'eau."

Hlynur Pálmason s'est inspiré de petites choses qui lui sont proches : ses enfants, son jardin, la nature. Avec l'idée de les filmer sans recherche de spectaculaire, en équipe réduite, cherchant à créer un cadre de jeu propice à la confiance à la liberté.

"Sur tous les plans, je voulais faire simple et aller droit au but, pour saisir l'énergie particulière du film et obtenir un équilibre entre l'absurde et le comique, la beauté et la laideur, la famille et la nature, les enfants et les parents..."

Pour camper Anna et Magnus, Hlynur Pálmason s'est entouré de Saga Garðarsdóttir et Sverrir Gudnason (vu dans [Falling](#), premier film de [Viggo Mortensen](#)). Leurs trois enfants dans le film ne sont autres que ceux du réalisateur, habitués des plateaux de tournage de leur père, et réunis pour la première fois ici devant la caméra.



CANNES 2025 Cannes Première

Critique : *L'amour qu'il nous reste*

par JAN LUMHOLDT

22/05/2025 - CANNES 2025 : Dans son nouveau film, l'Islandais Hlynur Pálmason vous invite chez lui et vous tire le tapis de dessous le pieds dans le même temps



Porgils Hlynsson, Grímur Hlynsson, Ída Mekkín Hlynsdóttir, Sverrir Gudnason et Saga Garðarsdóttir
dans *L'amour qu'il nous reste*

Cet article est disponible en anglais.

Icelandic helmer **Hlynur Pálmason**'s third Cannes entry, *The Love That Remains* [+], has opened in the Cannes Première section of the 78th [Cannes Film Festival](#). This year's offering initially plays out like a tender Mike Leigh-type story – but only initially.

We are introduced to visual artist Anna (**Saga Garðarsdóttir**) and fisherman Magnús (Icelandic-born Swedish actor **Sverrir Gudnason**, in his first Icelandic-language part since childhood). Anna and "Maggi" have three children, Ída, Grímur and Þorgils (played by Pálmason's own kids, **Ída**, **Grímur** and **Þorgils**). Anna and Maggi have also recently separated but spend as much time together as possible, given Maggi's seafaring tenures and the fact that they are no longer a couple. The story follows them over a year of four changing seasons.

As we get to know (and very much like) this family, we learn that Anna has just lost her studio, an old harbour warehouse torn down – on screen and intriguingly depicted – to make way for a more functional construction. Her preferred media are currently large canvases and huge metal templates, on which she produces artful, rust-coloured patterns. Business is slow, and a visit from a Swedish gallery owner (a hilariously bumptious **Anders Mossling**) proves unproductive. Maggi is clearly the breadwinner here but is also supportive of Anna's creative ambitions, as is the whole family. The kids happily partake in the creative process, "embellishing" a knight-like

scarecrow (or a scarecrow-like knight?) that's materialised on Anna's current creating turf – literally a piece of turf that her father has provided. The “knight” in question will later lend additional character to the plot.

The possible Mike Leigh-esque atmosphere of everyday life and intimate character snapshots is quite firmly established over the first few acts. Anna explores her new “studio”, Maggi tries to capture a troublemaking rooster in the hen yard, there are family outings with berry-picking and jam-making in the kitchen, bantering and giggling, and a lot of – need it be repeated? – gorgeous-looking Icelandic landscapes to gawp at. There are also a few heartfelt dives into the title chosen for the film. Anna and Maggi are no longer a couple: exactly why is never dealt with, and we don't even know if it's final, but it probably is. That said, some things remain, including love – again, on screen and intriguingly depicted.

Gradually, and at times even a bit suddenly, some fantastical elements also materialise: a giant rooster entering Maggi's bedroom, a fellow in a life vest floating around in the sea, and didn't that gallery owner's plane plummet right into the water a little earlier? As for that knight guy (girl?), what's s/he doing in the kitchen? Could it be related to metaphors? Anna's art works? Dreams? Any Mike Leigh is surely all gone by now. What's crystal clear is that *The Love That Remains* is a film by Hlynur Pálmason, an Icelandic directorial force who will invite you into his home, and at times pull the rug from right under your feet. But never so that it hurts; quite the contrary, in fact.

The Love That Remains is an Icelandic-Danish-Swedish-French co-production staged by [Still Vivid](#) and [Snowglobe](#), with co-production by [HOBAB](#), [Maneki Films](#), [Film i Väst](#) and [ARTE France Cinema](#). Its world sales are overseen by [New Europe Film Sales](#).



CANNES 2025 Cannes Première

Hlynur Pálmason • Réalisateur de *The Love That Remains*

“Il y a beaucoup de beauté autour de nous, et il faut vraiment en prendre soin : il est tellement facile de tout tenir pour un acquis”

par JAN LUMHOLDT

23/05/2025 - CANNES 2025 : Le réalisateur islandais nous parle de la manière assez étrange, dans un sens, dont il s'y prend pour créer ses films



(© Hildur Ýr Ómarsdóttir)

Cet article est disponible en anglais.

An Icelandic family in the midst of a separation is the premise of *The Love That Remains* [+], Hlynur Pálmason's fourth feature and his third entry on the Croisette. Presenting the film in the Cannes Première section of the 78th [Cannes Film Festival](#), Pálmason shared some thoughts on the creative process behind it, which was at times quite close to that of the visual artistry of one of his main characters.

Cineuropa: Anna, the mother in the film, is a visual artist. Do you see any similarity or difference between her creative process and your own?

Hlynur Pálmason: The big difference is that making movies is like a big, moving train that you can't stop because there are so many people on board. Meanwhile, the visual artist is alone in the studio. But what I've tried to do for the last couple of years is to combine the two, to live less of a regular movie life where you write and develop your film for a couple of years, then you finance it, and then you shoot it for a very short period. Instead, I try to have several projects running in parallel, and shoot them on and off at the same time. Then, when something feels ready, I'll finance it and then do the principal photography over a short time. That's actually what

I've done for the last couple of years, also for *The Love That Remains*. The opening scene, with the demolition of the building and the roof being lifted off, was actually shot in 2017. All of the things I'm working on now are sort of moving around and bumping into each other. It's very strange, in a way.

Why did you choose to make Anna a visual artist?

For a long time, I didn't know what she'd do. I started out with the need to explore a family. I did a female, a male, kids, a dog, some chickens and a car, and then their routines, rituals and habits, and decided who they knew and where they lived. And everything just emerged out of this process – very non-preconceived and organic. One thing that might well have triggered it was that image of the roof being lifted off. That was, in reality, my own old studio being torn down. Maybe something in my subconscious was at work there.

Did you shoot that tearing down with the purpose of later using it artistically?

No. I filmed it out of impulse, fear or panic, as a political act, because I wanted to stop the municipality from tearing it down. When I then saw the material, the images kind of hit me as a beautiful opening for a film. I often need mysterious things like these that create a desire within me to explore what kind of film this could be. And automatically, there was a connection to this portrait that I wanted to make, of a family splitting up and getting fractured. Another narrative thread I shot separately was the storyline with the children building the figure, shot two years prior to principal photography. I shot in the middle of the scriptwriting process, which, in turn, was greatly affected by this footage. It's actually where the key scene is, as far as I'm concerned. When the knight figure – whom I call Joan of Arc – wakes up, I suddenly had the last chapters.

The early chapters are rooted in a realist tradition, not unlike Mike Leigh's cinema. But as the film moves on, these fantastical elements take it in quite a different direction.

Very true. By adding these contrasts, I can strike an entirely new balance. But I totally connect with the Mike Leigh reference. He can be raw and impulsive but, at the same time, so tightly constructed. And he still feels so spontaneous, crazy and nice.

To how great an extent is the film autobiographical? Not least in light of the fact that your own kids play the children in the family...

And my dog plays their dog. And their car is my car. Not that much in the story is autobiographical, actually. I'm not separated myself, for one. But it's happening a lot around me, it's very omnipresent, so the concept of separation kind of crept up on the movie. There's something very interesting in that you can feel how much you have if you lose it, if it's taken away from you. And I think that connected very much with what I wanted the film to be. There's this family, and there's a lot of beauty, and you really need to take care of it. It's so easy to take things for granted.

Les Inrockuptibles

[Cannes 2025] “L’amour qu’il nous reste”,
Hlynur Pálmason ne séduit qu’à moitié

par Jean-Marc Lalanne

Publié le 18 mai 2025 à 12h38

Mis à jour le 18 mai 2025 à 12h38



L'amour qu'il nous reste © Hlynur Pálmason

Chronique d’une année dans la vie d’une famille qui se sépare. Doux, subtil, élégant mais à un degré qui confine à la minauderie et peut finir par lasser.

Coqueluche du cinéma islandais, ancien plasticien, auteur de trois beaux films assez différents (un faux polar, un film historique...) ayant en commun son pays, et une certaine capacité à capter et même écrire avec le climat, la matière naturelle, les éléments minéraux, Hlynur Pálmason signe un quatrième film assez déroutant.

The Love That Remains / L'amour qu'il nous reste suit une famille dont les parents sont en train de se séparer, mais serait presque – pour reprendre le mot de Flaubert – un “*film sur rien*” : l’histoire pourrait démarrer avant ou s’arrêter après que le tableau n’en serait pas forcément si différent.

À la manière de Kelly Reichardt

Au centre, une jeune mère artiste, possible avatar de Pálmason en ce qu’elle s’en remet, elle aussi, aux forces de la nature pour créer les œuvres qu’elle peine à vendre (ses toiles sont longuement exposées aux vents marins sous des pochoirs métalliques venant y imprimer des motifs de rouille) ; et son compagnon marin-pêcheur, dont les retours au foyer entre deux longues absences en mer sont gagnés par une tristesse et une tension croissantes.

Quelque chose d’assez reichardtien sourd dans le film, pas seulement pour son portrait d’une artiste en difficulté (qui évoque forcément beaucoup Showing Up), mais aussi pour son regard distancié, patient, presque météorologique sur les micro-événements qui agitent un visage ou une silhouette.

Un film comme une toile d’araignée

Cependant si le talent de Pálmason à écrire par petites touches, la maturité certaine de son cadre, et surtout de son art de l’insert, de la digression voire de la très éphémère rupture de ton (des sortes d’accidents fantastiques ou irréalistes ponctuent le film de manière inexpliquée et très élégante : un épouvantail qui prend vie, un avion qui s’écrase frappé par la foudre comme un gag de cartoon...) sont toujours aussi indéniables, ils en viennent ici à tourner comme du lait, pour déboucher sur un résultat qui frise voire tombe clairement dans le chichiteux.

Le film est très agréable à regarder, parfaitement feutré, mais d’une manière quasi sédative qui semble être son seul horizon véritable. Comme si Pálmason n’aspirait plus qu’à saisir la vie dans sa toile d’araignée, lui imprimer son espèce

d'amortissement spécifique, son principe d'harmonie, en neutralisant tout ce qu'elle peut avoir d'hirsute, de strident.

***The Love That Remains* de Hlynur Pálmason, avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason, Ída Mekkín Hlynisdóttir – Cannes première**

Suivez toute l'actualité photo
sur notre compte Instagram
@lesechosphotos



HORS COMPÉTITION // L'inusable superstar américaine accomplit un ultime tour de piste dans la peau de l'agent Ethan Hunt. Résultat spectaculaire, évidemment.

La dernière mission de Tom Cruise



La star, qui fêtera ses 63 ans en juillet, réussit encore des performances spectaculaires dans le huitième volet de la franchise « Mission impossible ».



Olivier De Bruyn

Cette fois – promis, juré – c’est fini. Farouche partisan de la retraite à 62 ans, Tom Cruise, travailleur consciencieux qui a validé tous ses trimestres, abandonne le costume de l’agent Ethan Hunt qu’il arbore fièrement depuis le siècle dernier et le premier épisode de la franchise « Mission impossible » mis en scène en 1996 par Brian de Palma.

En juillet, quand il fêtera son 63^e anniversaire, Tom, apaisé, contempera le chemin parcouru avec le sentiment du devoir accompli, consultera satisfait son compte en banque et, accessoirement, se dira que l’histoire s’est achevée de façon honorable, ce qui n’est pas toujours le cas dans ce type de projet au (très) long cours. Dans ce huitième volet, qui se présente comme la suite logique du précédent où il combattait

une mystérieuse entité informatique ayant infiltré l’ensemble des réseaux numériques de la planète, notre héros vaillant doit sauver le monde de l’apocalypse nucléaire, arpenter la planète du pôle Nord à l’Afrique du Sud, résister aux températures glaciales du fond de l’océan et affronter un ennemi coriace dans un duel d’aviation sans pitié. Des missions tout à fait dans ses cordes.

L’art du choix

« Nos vies sont la somme de nos choix », annonce sentencieusement le slogan publicitaire qui accompagne la promotion du film. Que les spectateurs en quête de divertissement inoffensif pour les neurones achètent leur billet et leur paquet de pop-corn sans crainte : le dernier épisode de la saga n’a rien d’une fiction bergmanienne sondant les affres de l’intériorité, mais tout d’un grand spectacle échevelé qui mise prioritairement, voire exclusivement, sur les péripéties spectaculaires.

Fort d’un scénario qui sert de prétexte pour aligner les morceaux de bra-

voure, le film n’exploite qu’avec parcimonie son prometteur argument de départ (les forces de l’intelligence artificielle contrôlent un monde où les vérités alternatives prospèrent) et se garde bien d’asséner de grands messages sur les déraisons politiques contemporaines. La preuve : le président des États-Unis est ici une présidente, noire de peau et pacifiste de surcroît. Donald Trump appréciera. Ou pas.

Il faut le reconnaître : ce dernier volet n’est pas le meilleur de la série, et les fans songeront avec nostalgie aux opus antérieurs en découvrant « Final Reckoning », qui, pendant 2 h 51, déroule mécaniquement son cahier des charges pétaradant. Ce film de genre « à l’ancienne », malgré ses faiblesses et répétitions, demeure toutefois supérieur à la moyenne, il est vrai très faible, des blockbusters d’aujourd’hui, hantés par des super-héros interchangeables.

Trois ans après avoir présenté sur la Croisette « Top Gun : Maverick », Tom Cruise, le sourire éclatant de rigueur, revient à Cannes hors compétition

dévoiler son « petit » dernier qui confirme que son visage si lisse et sa musculature si impressionnante ignorent les ravages du temps qui passe.

Et maintenant ? Maintenant, on espère que l’acteur, peut-être las des cascades et des films d’action, va se souvenir que son talent et son statut enviable sur la planète cinéma peuvent lui permettre de jouer dans des fictions ambitieuses sous la direction des plus grands metteurs en scène, comme il a su le démontrer (entre autres titres de gloire) dans deux monuments à la fin du siècle dernier : « Eyes Wide Shut », de Stanley Kubrick, et « Magnolia », de Paul Thomas Anderson. Croisons les doigts pour que ce retour aux choses sérieuses, à ses yeux, ne relève pas de la mission impossible.

Mission impossible – The Final Reckoning
de Christopher McQuarrie.
Avec Tom Cruise, Simon Pegg, Hayley Atwell. 2 h 51

La belle époque de Cédric Klapisch

Le réalisateur des « Poupées russes » plonge dans le Paris du XIX^e siècle et des artistes. Une douce rêverie de cinéma et une méditation sur la création en forme de flânerie temporelle.

Cédric Klapisch enchaîne les films depuis plus de trente ans. L’auteur de « L’Auberge espagnole » connaît son affaire, et face à « La Venue de l’avenir », on est d’abord frappé par l’efficacité de la mise en place. En trois séquences, il rend limpide une intrigue complexe à base de voyages temporels.

Seb, vidéaste à la mode, fait la connaissance de membres éloignés de sa famille. A la faveur d’un chantier, on vient de découvrir, en Normandie, les

ruines d’une modeste maison. Elle appartenait à leur ancêtre, Adèle. Soudain, l’esprit de Seb s’évade dans le passé pour accompagner le destin de cette jeune Normande montée à Paris à la fin du XIX^e siècle dans l’espoir de retrouver sa mère. Le scénario va ensuite loucher entre le Paris de Felix Nadar et Sarah Bernhardt... et l’ère d’Instagram et des réunions Zoom.

Ceux qui nous lient

Tout le travail de Klapisch tient dans un titre de 2017. A chaque film il se demande « Ce qui nous lie ». Ici, sur le ton de la comédie généreuse et de la romance attendrie, le cinéaste interroge notre lien aux siècles passés. Sa réponse tient dans une ouverture soyeuse où sa caméra valse à l’Orange-

rie parmi les Nymphéas de Monet : l’art est bien cette courroie magnifique, et le cinéma permet justement de reconstruire ce que le temps a effacé. Sous nos yeux, la butte Montmartre retrouve ses fermes, ses friches, ses lavandières. A nouveau, on débarque dans la capitale en bateau et l’on s’émerveille de la nouvelle tour Eiffel...

Klapisch n’aspire pas au réalisme. Il s’exprime à travers Seb, qui affirme qu’à Paris il ne faut jamais craindre les clichés mais au contraire les embrasser. On a le droit d’aimer les cartes postales, les rêveries sous boules de verre. Pour donner forme à l’imaginaire, bien souvent il suffit de réaménager la réalité : le parc Monceau, le plafond du restaurant le Train Bleu, le pont Louis-Philippe...

Nous ne sommes jamais si loin qu’on

le croit de la Belle Epoque et de ceux qui l’ont vécue. Il est remarquable que « La Venue de l’avenir » sorte alors que paraît un petit essai vivifiant intitulé « Le Passé à venir » (Seuil). « C’est en travaillant ensemble sur les traces de leurs ancêtres que les générations s’assurent un avenir », écrit l’anthropologue Tim Ingold. Selon lui, chaque vie est un brin d’herbe qui s’entortille à son voisin pour former une corde solide et traverser le temps... voilà tout ce qui nous lie, à nos prochains, à hier et à demain. — A. G.

La Venue de l’avenir
de Cédric Klapisch.
Avec Suzanne Lindon, Abraham Wapler, Vincent Macaigne. 2 h 04.
En salle le 22 mai.

cinéma

Cannes 2025 : au carré

LA
CHRONIQUE
d’Adrien Gombeaud



Pour le public, Cannes brille du mythe de son escalier. Pour les cinéastes, le festival est surtout réputé pour son écran principal, un titan de 19 mètres de large sur 8 mètres de haut. Pourtant, cette première partie de l’édition 2025 a été marquée par un retour en force de formats d’image carrés n’occupant que le centre de la banquise de l’écran. Ce format 4 h 3, dit « académique », c’est celui d’Edison, des Lumières ou de Chaplin. Les images larges et spectaculaires comme le Scope ont été inventées au début des années 1950 pour contrecarrer la popularité du petit écran télé. En 2025, revenir au carré revient à brandir le drapeau de la pureté du cinéma. C’est certainement le cas de « Nouvelle vague », où Richard Linklater reconstitue ou fantasmait le tournage d’« A bout de souffle » dans une boîte à souvenir en noir et blanc. Wes Anderson occupe le carré avec la même application fétichiste dans « The Phoenician Scheme », qui se déroule dans des fifties rêvés. Pour Lynne Ramsay, dans « Die, My Love », le carré enferme l’héroïne dans sa maladie mentale. On retrouve ce même étouffement dans « L’Engloutie » (Quinzaine des cinéastes), où Louise Hémon suit une jeune institutrice en 1899 dans un village des Alpes coupé du monde. Le carré circonscrit de la même façon l’espace sclérosant de la ferme de « Sound of Falling », de Mascha Schilinski, ou les portes du goulag de « Deux procureurs », de Sergei Loznitsa. Il devient l’enjeu même de « L’Inconnu de la grande arche », où Stéphane Demoustier relate la construction de l’arche de la Défense. En début d’après-midi, sur une terrasse du Palais des festivals, face à l’horizon bleu, se tient un maître du carré. Le réalisateur islandais Hlynur Pálmason présente, hors compétition, « L’Amour qu’il nous reste », intime et sensible récit d’un couple qui ne parvient pas à se séparer. Pálmason a définitivement adopté le carré en 2022 avec « Godland », son récit épique de la traversée de l’Islande par un prêtre au XIX^e siècle. « J’aime ce format pour sa simplicité. Je l’utilise aussi pour mes photos, que je peux ainsi insérer dans mes films. » Le cinéaste ne se sent pas à l’étroit : « C’est une façon d’aller à l’essentiel, de se concentrer sur ce qu’on a vraiment envie de montrer. » Il habite la campagne, au cœur de l’immensité volcanique. « J’aimerais parfois filmer ces paysages en grand format », concède-t-il. « Cependant, ce qui est suggéré participe autant au sentiment d’immensité que ce qui est montré. Un paysage existe autant par le son que par l’image. Et puis, si vous demandiez à dix cinéastes de filmer cette terrasse, vous pourriez voir dix terrasses. L’espace n’est jamais le même, car nous voyons tous le monde de façon différente et c’est ça la beauté du cinéma. »

A voir aussi



Libertate
de Tudor Giurgiu.
Avec Alex Calangiu, Catalin Herlo, Ionut Caras. 1 h 49.

Fin avril, Bogdan Muresanu signait le captivant et acide « Ce nouvel an qui n’est jamais arrivé » sur une journée de décembre 1989 à Bucarest, alors que Ceausescu était sur le point d’être enfin chassé du pouvoir. Tudor Giurgiu évoque à son tour cette période dans « Libertate » et met en scène une ville de province où des policiers et miliciens considérés comme des fidèles du régime sont arrêtés et regroupés dans le bassin vide de la piscine municipale.

S’il n’atteint pas le niveau du film de Muresanu, « Libertate » rend compte avec habileté du climat de paranoïa et d’absurdité qui régnait en Roumanie à l’heure des règlements de comptes. A l’ombre des mastodontes cannois, ce film original mérite de ne pas passer inaperçu. — O. D. B.

ABUS DE **CINÉ**

L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

Un film de Hlynur Palmason

Avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Gudnason, Ída Mekkín Hlynisdóttir, Porgils Hlynsson, Grimur Hlynsson...

La persistance de leur petit monde à eux

Islande. Anna, artiste, qui s'occupe des brebis avec son père, et Magnus (Maggi) qui travaille sur un chalutier, sont séparés. Ils ont trois enfants, une fille adolescente et deux garçons. Déçue par la visite d'un galeriste suédois, Anna a de plus en plus de mal à supporter la situation, Magnus étant toujours dans les parages, pour un dîner ou pour une randonnée...



© Hlynur Pálmason - Jour2fête

On dit souvent que l'on ne sait jamais ce qui se passe dans un couple. Avec ce nouveau long métrage du réalisateur de l'austère "Godland", mais aussi du plus intimiste "Un Jour si

blanc", il semble que ce soit à la persistance des liens de complicité dans une famille de cinq, que l'on peut appliquer cet adage. Pourtant le nouveau film de Hlynur Palmason aborde bien, de manière symbolique, l'usure du couple et le changement de regard de la femme sur son mari, malgré les moments qui font encore famille (une randonnée à cinq, un rituel de cuisine ensemble...). D'emblée, un plan marquant, sans aucun son, l'arrachement du toit d'une maison, vient incarner la dislocation en cours de cette famille (un passage en réalité filmé en 2017, mais belle métaphore introductive pour ce film).

Puis ce seront les œuvres de la femme (œuvres du réalisateur lui-même), plaques métalliques qui viennent déposer leur rouille sur des toiles, pantin suspendu qui fera les frais des jeux d'enfants agités... qui viendront renforcer la parabole de l'usure du temps. Chapitré par saisons, d'un printemps à l'autre, **"L'Amour qu'il nous reste"** se pare aussi d'un humour à froid, grâce notamment à quelques passages oniriques représentant ces choses que l'on peut parfois s'imaginer, notamment par désir qu'un karma vienne rétablir une certaine justice (le sort de l'avion d'un propriétaire de galerie d'art peu attentif et voleur de l'œuf d'une oie, celui du père dans son lit après avoir tué le coq de la maison...). S'amusant avec ces représentations, l'auteur questionne aussi la virilité du père, tandis qu'il affirme le désir d'émancipation de la mère, au sein de cette comédie dramatique surprenante et pleine de tendresse où la nature islandaise, filmée en gros plan (champignons, myrtilles, lichens...), joue le rôle ponctuel de facteur d'apaisement.

Olivier Bachelard





Not exactly the same,
but still very ugly.

LE BLEU DU MIROIR



L'AMOUR QU'IL NOUS RESTE

La trajectoire intime d'une famille dont les parents se séparent. En l'espace d'une année, entre légèreté de l'instant et profondeur des sentiments, se tisse un portrait doux-amer de l'amour, traversé de fragments tendres, joyeux, parfois mélancoliques. Un regard sensible sur la beauté discrète du quotidien et le flot des souvenirs qui s'égrènent au rythme des saisons.

CRITIQUE DU FILM

Remarqué lors de ses précédentes sélections au Festival de Cannes (*Un Jour si blanc* à la Semaine de la Critique en 2019, *Godland* à Un Certain Regard en 2022), le cinéaste islandais Hlynur Pálmason est revenu sur la Croisette dans la sélection *Cannes Première* pour présenter *L'Amour qui nous reste*, un retour au contemporain, après l'évocation du colonialisme danois dans son précédent long-métrage, et le récit de la mutation d'une famille en plein divorce. Il signe un joli film personnel, où une nature mouvementée sert à exprimer une multitude d'émotions.

En apparence, le quotidien d'Anna et Magnus paraît idyllique en tous points. Le repas en famille, faisant office de générique d'ouverture, est plein de vie. On se passe les plats et on discute avec des sourires francs et sincères. À première vue, rien ne semble assombrir la luminosité de cette vie présentée. Puis, peu à peu, une distance s'installe. Magnus, le mari, est montré plus éloigné du cadre familial du fait de son métier de pêcheur, tandis qu'Anna tente de mêler vie professionnelle, famille et projets artistiques. Cette lente séparation sera racontée face à une nature imprévisible, qui servira d'ancrage symbolique au récit.



Car, préférant éviter une étude sur-dramatique d'un sujet vu et revu au cinéma, *L'Amour Qu'Il Nous Reste* exprime sa singularité en puisant dans une imagerie peu avare en éléments naturels. La mer devient une ligne de fuite immobile et lâche pour le père, qui préfère se plaindre du comportement de ses enfants lors d'une de ses visites plutôt que de tout faire pour renforcer ses liens avec eux, tandis que la mère s'approprie tous les paysages pour créer son art, cultiver et transmettre quelque chose à ses proches. Quitte à se montrer frustrée lorsqu'un agaçant conservateur d'art lui fait du mansplaining pendant des heures, pour au final se rétracter et ne pas la soutenir en exposant ses créations artistiques dans sa galerie. Ce qui

semblait imperturbable, que ce soit la nature ou la structure familiale, est alors altérée par des conditions météorologiques de plus en plus instables comme pour symboliser les hauts-et-les-bas au sein d'un couple qui prend fin.

Mais la force du film est d'avoir réussi à faire en sorte que ces caractérisations symboliques n'enferment pas les personnages. C'est un quotidien très vivant et hétérogène qui nous est montré à l'écran, par les différents points de vue présentés (la vie des parents, celles des enfants), mais également par l'inventivité du cinéaste. Un split-screen sur des volailles vient même illustrer le temps qui passe. Une pointe de surréalisme apparaît également et plusieurs plans très courts se succèdent pour illustrer un monologue de la mère. Très vite, on peut potentiellement craindre une volonté d'épater constamment son public mais si *L'Amour qu'il nous reste* impressionne, c'est par le regard si délicat qu'apporte Pálmason à son récit.



Tourné avec des éléments de sa vie privée (ses propres enfants jouent ceux du film, le chien Panda est le sien, les créations que souhaite exposer Anna sont les siennes), le film apparaît alors plus intime et doux que l'étaient ses précédentes œuvres. Les rares moments de violence apparaissent abruptement, sans volonté de mettre mal à l'aise, mais pour servir un humour froid et absurde, comme pour souligner que la vie suit tranquillement son cours au sein d'une structure qui ne se verra pas forcément abattre par ce séisme familial.

L'Amour qui nous reste s'affirme comme une alternative bienvenue à la représentation du divorce à l'écran, un genre codifié dans le cinéma dramatique (surtout américain) où les enjeux restent le plus souvent resserrés autour de la garde des enfants et des bouleversements qu'un tel événement provoque. Si le réalisateur n'interdit pas à ses personnages d'exprimer ponctuellement une colère sourde (comme lors d'une discussion en voiture entre le père et sa

filles), il réalise un film où le divorce des parents n'est présenté aucunement comme une fin en soi pour la famille.

L'amour qu'il reste, c'est celui d'un couple dont chaque membre a choisi une voie différente tout en gardant du respect pour l'un et l'autre. C'est aussi celui des petits instants partagés entre chaque membre de cette famille durant cette période, comme une promenade dans l'eau ou traîner au canapé devant la télé. C'est également celui d'une nature qui est sans cesse préservée et observée dans ses moindres détails. Mais c'est surtout un film tendre, baigné par une atmosphère mélancolique et sa musique délicate, qui peut se montrer mordant (comme dans sa conclusion) mais surtout affectueux.

CANNES 2025 – UN CERTAIN REGARD

Cannes 2025. The Love That Remains : au cœur de la nature islandaise, une comédie familiale sensualiste

Avec son nouveau film, ponctué de touches de mélancolie, de notes fantastiques et de scènes burlesques, le brillant réalisateur de *Godland* nous enchante.



The Love That Remains de Hlynur Pálmason (©The Love That Remains, Hlynur Pálmason)

Par [Rédaction Fiches du cinéma](#) Publié le 24 mai 2025 à 8h58 ; mis à jour le 24 mai 2025 à 12h21

Lovée au cœur de la nature islandaise, **une comédie familiale sensualiste teintée d'un semblant de mélancolie**, où la fin de l'amour oscille entre burlesque et tragique. L'ensemble resplendit par sa fantaisie jubilatoire. Le brillant réalisateur de *Godland* nous enchante.

Un couple désuni maintient le lien familial pour, semble-t-il, le bien des enfants.

Une scène de repas idyllique, suivie d'une partie de basket entre le père (Maggi), les deux fils (frères jumeaux d'environ 10 ans) et la fille (adolescente) : tous les ingrédients d'un dimanche réussi sont réunis. Le soir, après leur avoir dit bonsoir, Maggi voudrait bien rester là plutôt que rentrer chez lui, mais la mère (Anna), elle, ne se laisse pas emporter par la tendresse. Elle ne veut pas davantage perturber les enfants, dit-elle.

[À lire aussi](#)



Coups de cœur, déceptions... Voici notre tableau des étoiles pour le Festival de Cannes 2025

Anna est plasticienne et se voit contrariée par son manque de reconnaissance artistique. Maggi, marin-pêcheur, est fréquemment parti. L'un et l'autre semblent ponctuellement en proie à des visions, comme si leur état émotionnel convoquait une autre réalité, un outre-monde, juste en-dessous de la surface rationnelle des choses. C'est que la vie post-séparation continue.

Autour d'eux, tout semble en ordre, admis. Les saisons passent, les escales à terre s'égrainent, mais de temps en temps, un petit dérèglement se produit. Comme dans un rêve, Maggi rejoue son personnage. Comme si un miroir révélateur de ses préoccupations, de sa culpabilité, de sa douleur lui était tendu. Un effet similaire se produit également une fois pour Anna, alors qu'elle subit un excès de frustration.

La dimension fantastique qui apparaît alors semble un catalyseur leur permettant de vivre pleinement l'émotion qu'ils avaient ressentie dans le réel, mais qu'ils avaient dû refouler. Les situations fantastiques apparaissent souvent comiques, pour nous, spectateurs, jusqu'au fou rire,

parfois. **Le film est d'ailleurs ponctué de scènes burlesques irrésistibles et de petits éclats absurdes qui réveillent l'imaginaire.**

Vidéos : en ce moment sur Actu



The Love That Remains de Hlynur Pálmason (©Hlynur Pálmason)

L'amour qu'il reste se révèle, sur toute une année, dans les choses simples de la vie terrestre. La sensualité émane de la terre et de ses méandres. Avec sa caméra curieuse, Hlynur Pálmason s'arrête sur ce qui pourrait être perçu comme des détails, mais qui composent le corps même du film.

Les gros plans révèlent les matières, qui se font parfois simplement couleur, à l'image du lichen qui couvre les roches de ces pays de lave et de glace, à la belle saison. Le format carré du support argentique met admirablement les visages en valeur et la lumière les transcende. On a ainsi parfois l'impression d'une peinture mouvante.

Une ballade en famille est dès lors un peu plus qu'un élément narratif : l'occasion de nous donner à voir et à entendre ce qui fait le plaisir d'être au monde. La cueillette des champignons ou des camarines noires, le son amplifié de l'instant où le couteau tranche le pied, où les baies se heurtent, rebondissant les unes contre les autres dans leur contenant, donnent la sensation exacte du plaisir que les personnages partagent avec gourmandise en cet instant-là. Des plaisirs qu'offre une nature sauvage, préservée, loin du tumulte des villes, sur une lande reculée, escarpée, où

les saisons se succèdent en maints émerveillements dont les personnages sont des témoins familiers, qui ne s'en lassent pas.

L'impact du soleil, de la pluie, de la neige et du vent sur les êtres aussi bien que sur les paysages, rend la vie palpable.



The Love That Remains de Hlynur Pálmason (©Hlynur Pálmason)

Un autre des grands plaisirs du film, au delà de sa dimension contemplative (mais jamais enlisée, grâce à un montage dynamique et à ses entrelacements entre “réel” et fantastique bienvenus), **c’est de voir les personnages en action.** Ils sont chacun tour à tour très impliqués physiquement et le jeu des acteurs se double alors d’une performance remarquable. Maggi, dans ses différentes routines sur le pont du chalutier où il est matelot, les enfants, dans leurs jeux notamment, et puis Anna, dans son travail d’artiste.

Sans cesse en mouvement, du tout début du film, où on la découvre aux côtés de son chien (le formidable “Panda”, un berger islandais plein d’énergie et hilarant), à la fin, ses mains et son corps sont engagés dans la transformation de son environnement, puis dans la fabrique de ses œuvres.

Étape par étape, nous suivons son travail minutieux de création, d’un espace à l’autre et c’est une autre façon de mesurer le temps. La métamorphose des éléments, qui, de matériaux, deviennent œuvre,

convoque alors beaucoup plus que de la beauté. C'est un point de vue sur la vie, sur le monde qui en découle.

À lire aussi



Cannes 2025. The History of Sound : Paul Mescal dans un mélo queer matiné de folk music

La vraie vision d'Anna, grâce à qui notre regard se prolonge, bien au-delà du film et au delà de la famille. La famille, définie par l'un des marins, collègue de Maggi, comme l'écrin précieux comparable à "une serre remplie de plantes et de fleurs, qu'il faut entretenir". Anna s'en affranchit un peu pourtant, en consacrant du temps à créer (tout comme le réalisateur peut-être, si on la considère comme son alter ego). La famille participe elle aussi à cette fabrique (le frère d'Anna notamment) car rien n'est cloisonné, mais c'est bien Anna, en sa qualité d'artiste, qui pense, projette, mène, trace et met en formes. Elle vit non de son art mais par son art.

Et c'est peut-être bien là que l'amour persiste, dans cette persévérance à représenter ce qui ne l'a pas encore été. Dans cette nécessité de donner à voir, même si cela n'aboutit à aucune reconnaissance sociale, ni financière. / **Leïla Gharbi**

Infos pratiques :

The Love that Remains, de Hlynur Palmason (Cannes Première) Avec Saga Garðarsdóttir, Sverrir Guðnason, Ída Mekkín Hlynisdóttir, Þorgils Hlynsson et Grímur Hlynsson.



CRITIQUES ET AVIS

Cannes 2025: The Secret Agent, The Love That Remains, Magellan |



Par 20 mai 2025

N'ayant aucune relation avec le roman de Joseph Conrad, l'entrée de la compétition « **L'agent secret** », du réalisateur brésilien Kleber Mendonça Filho («Bacurau»), est un élément délicat à discuter. Non seulement il a le genre d'intrigue alambiquée – remplie de doubles identités, d'assassins et d'éventuels harengs rouges – que vous attendez d'un film avec ce titre, mais c'est aussi un film qui revient à révéler de quoi il s'agit vraiment. C'est un film de deuxième vue par excellence dans un festival qui ne permet généralement qu'une première.

Alors, faisons à légèrement marcher. «L'agent secret» se déroule principalement en 1977, «Une période de grande méfait» au Brésil, selon le texte d'ouverture. C'est aussi une période de dictature militaire, et les liens possibles entre le régime et la corruption des entreprises, en particulier dans le

domaine de l'énergie, ne sont que l'un des sujets du film. La scène d'ouverture se déroule dans une station-service. Notre protagoniste (Wagner Moura) s'arrête et remarque qu'il y a un cadavre qui se trouve à proximité. Apparemment, l'homme mort s'est fait tirer dessus en essayant de voler de l'huile. Mais la police est occupée par la saison du carnaval et n'a pas encore pu retirer le cadavre; Cela fait déjà quelques jours. Certains officiers de patrouille routière arrivent et tracent le personnage de Moura jusqu'à ce qu'il soudoie l'un d'eux avec un paquet de cigarettes. Ils partent sans éliminer le corps.

Le personnage de Moura, parfois appelé Marcelo, passera le reste du film à Recife, la ville natale de Mendonça Filho. La femme de Marcelo est morte, mais il a un fils là-bas ainsi qu'un beau-père qui travaille comme projectionniste dans un cinéma local. (Le cinéma São Luiz, si je l'ai attrapé correctement – également présenté dans la fonction précédente de Mendonça Filho, le joli documentaire d'essai « Pictures of Ghosts », un mémorial des cinémas de Recife d'antan.)

Des choses étranges se produisent dans la ville. Une jambe humaine coupée se trouve à l'intérieur de la carcasse d'un requin et déroutant. (« Jaws » joue maintenant dans des théâtres brésiliens, mais le fils de Marcelo n'est pas encore assez vieux pour le voir.) Deux frappeurs de l'extérieur reçoivent une mission pour tuer quelqu'un qui correspond à la description de Marcelo. Udo Kier se présente en tant que réfugié de la Seconde Guerre mondiale. Et à un moment crucial, bien que dans le temps de fonctionnement, le réalisateur commence à jouer avec la chronologie – l'apparition des écouteurs est un indice – révoquant que «l'agent secret» a fonctionné à un niveau différent de ce à quoi nous avons été amenés.

Le complot intègre également une romance occasionnelle et des éclats de violence soudaine et explosive. (Mendonça Filho rend hommage à Brian de Palma avec une dioptrie divisée, un écran fendu, et peut-être même le personnage nommé Bobbi, à la «habillé à tuer».) Et pour tout cela, le réalisateur emmène finalement «l'agent secret» à un lieu contemplatif. Comme «Pictures of Ghosts», le film est une pièce de mémoire, en utilisant un cadre de genre pour réfléchir à l'histoire brésilienne et à la nature de la famille. Encore une fois, Mendonça Filho rend également hommage à sa ville natale et à son paysage changé. Courir plus de deux heures et demie, cette image audacieuse

et structurellement complexe a suffisamment de choses pour remplir chaque cinéma fantôme de Recife.



« The Secret Agent » a été tourné dans « Scope, mais le rapport d'aspect qui définit clairement ce festival est le carré 1.33: 1, qui se présente dans un film après l'autre. Il est utilisé dans «Sound of Falling», «Nouvelle vague», «Die My Love», «Le schéma phénicien» et « **L'amour qui reste** », Un drame du réalisateur islandais Hlynur Pálmason qui se manifeste dans la section de Cannes. Cela dit, pendant les 45 premières minutes environ, Pálmason maintient les gros plans au minimum, presque comme s'il essayait de se frayer un chemin dans le monde de ces personnages.

Échelle complètement différente de l'épopée de la période de Pálmason «Godland», montrée à Cannes en 2022, «L'amour qui reste» concerne une famille de cinq personnes. Les parents, Anna (Saga Garðarsdóttir) et Magnús (Sverrir Guðnason), étaient des amoureux du lycée et ont eu leur premier enfant quand ils étaient encore assez jeunes. Plus de deux décennies plus tard, ils ont décidé de se séparer, bien qu'ils n'aient pas tout à fait élaboré les paramètres sur la façon de le faire.

Ils vivent maintenant dans différentes maisons, mais ils sont souvent avec les enfants (et leur chien de berger qui vole des scènes, Panda). Anna est une artiste visuelle qui a du mal à faire décoller sa carrière. (Un galeriste suédois s'arrête pour une visite prolongée dans laquelle il parle sans fin mais ne peut pas être dérangé de considérer sérieusement le travail d'Anna.) Magnús, ou Maggi, est un pêcheur qui est loin des autres pour des morceaux de temps. (Lorsqu'un collègue demande si lui et Anna sont toujours ensemble, il répond qu'il n'est pas sûr. « Si vous ne savez pas, qui le fait? » Le collègue dit.) Ils sont toujours assez proches que Maggi se sent à l'aise de passer tard dans la nuit. Anna doit déterminer ses propres limites pour le lancer.

Pálmason se contente d'observer simplement ce désordre particulier tel qu'il est vécu par les adultes et leurs trois enfants. Le registre du film n'est pas strictement naturaliste: il s'ouvre avec un plan métaphorique plus basse du toit d'une maison vide se sépare, et le cinéaste, sans trop d'inflexion, tisse subtilement dans des moments qui sont imaginés: un accident d'avion, une attaque d'un coq géant, un incident dans lequel un malin que les enfants utilisent comme une cible arrogante prend vie. (Le matériel de tir à l'arc fournit également le gag le plus drôle du film, qui ne devrait pas être gâté mais implique une flèche qui dépasse inconfortablement près de l'objectif.)

«L'amour qui reste» est un film extrêmement doux, et cela signifie des éloges importants. Il ne fabrique pas un incident – les premiers moments du bateau industriel m'ont fait penser que nous étions dans un brillant sur «Breaking the Waves» – et il n'offre pas de résolutions bien rangées. Cela montre simplement que les membres de la famille qui ont une affection compliquée les uns pour les autres qui travaillent au fur et à mesure.

Lav Diaz's « **Magellan** », « Également à Cannes Première, se trouve un autre film avec 1,33: 1. (Gardons ça, les cinéastes; terminent la tyrannie de l'ère grand-écran!) Sauf que cette fois, les gros plans et même les plans moyens sont rares. Malgré la présence étoilée de Gael García Bernal en tant que circonnavigateur portugais Ferdinand Magellan, c'est le type de film dans lequel la tête dit relativement peu. En effet, dans certaines compositions éloignées ou occupées, il faut un moment pour réaliser que García Bernal est même dans le coup.

Quiconque connaît le cinéaste philippin Diaz («Norte, la fin de l'histoire») sait qu'il opère en mode minimaliste, faisant des films extrêmement longs (à 160 minutes, «Magellan» est sur le côté court) que la demande de s'engager dans l'expérience.

«Magellan» n'a pas de score – seulement les sons des éléments – et il ne fournit pas beaucoup de contexte en dehors des cartes de titre qui clarifient les changements brusques en place et en temps. Le film commence en 1511 à Malacca, en Malaisie actuelle, et se termine après la mort de Magellan en 1521 à Cebu, dans ce qui est maintenant les Philippines. Mais l'Atlantique et le Pacifique sont traversés au cours de la décennie intermédiaire.

Le fait que le film soit difficile de s'asseoir est approprié pour le sujet. «Magellan» est moins soucieux de faire réciter de grands projets pour la colonisation (bien que l'on prononce un discours précoce à cet effet) que de transmettre ce que cela fait d'être sur un navire pendant des mois: sa brutalité (Magellan condamne deux hommes qui sont pris des relations sexuelles à l'exécution, une punition qui diaz évoque viscéralement viscéralement), son grimage, son arnitude dans une tempête.

Le film consacre peut-être un temps égal – et, de manière significative, le premier et le dernier mot – aux expériences des résidents autochtones que Magellan rencontre et essaie de se convertir au christianisme. Les interactions multilingues ne sont pas quelque chose que Diaz a un intérêt à accélérer. Ce n'est que dans des visions occasionnelles et gazeuses de ce que Magellan a de sa femme que le film s'écarte de sa texture physiquement ancrée. «Magellan» est, en bref, un film d'une énorme intégrité – et aussi, par conception, une visualisation extrêmement difficile.



CINÉMA

Cannes 2025 - La Palm Dog consacre un film islandais

Date de publication : 23/05/2025 - 16:42

Le concours canin cinématographique célèbre cette année son 25ème anniversaire. Le trophée 2025 vient d'être dévoilé.

Trois ans après *Godland*, présenté au Certain Regard, l'Islandais Hlynur Pálmason est revenu à Cannes, dans la section Cannes Première avec *Ástin Sem Eftir Er (L'Amour qu'il nous reste)*. C'est Panda, le chien du film, qui décroche ce prix cette année. *L'Amour qu'il nous reste* sortira en France sous la bannière de Jour2Fête.

RECEVEZ NOS ALERTES EMAIL GRATUITES

Francois-Pier Pelinard-Lambert

© crédit photo : Jour2fête

Il a « conquis le jury par son jeu d'acteur touchant » : le chien Panda lauréat de la Palm Dog 2025 à Cannes

La 25e édition de la Palm Dog 2025 a récompensé l'acteur canin Panda, vedette à quatre pattes du film islandais « L'Amour qu'il nous reste » (« The Love That Remains ») réalisé par Hlynur Pálmason.

Par **Le Parisien** Le 24 mai 2025 à 12h45



Panda est le lauréat de la Palm Dog 2025. Reuters/Stéphane Mahe

« Panda offre une prestation touchante et apparaît comme une star talentueuse à part entière. » Avant de décerner la Palme d'or au meilleur film du [Festival de Cannes](#), ce samedi, la Croisette a vu vendredi le couronnement d'une autre vedette, poilue et avide de croquettes celle-là. Panda est le lauréat de la 25^e édition de la Palm Dog, qui récompense les meilleurs chiens acteurs. Il « a marqué les esprits pour son jeu d'acteur impressionnant » dans le film islandais « L'Amour qu'il nous reste » (« The Love That Remains ») réalisé par Hlynur Pálmason.

Ce petit berger islandais y incarne « le fidèle compagnon d'une famille dont les parents se séparent », et « a conquis le jury de la Palm Dog à travers sa remarquable performance cinématographique canine », écrit l'organisation de la Palm Dog dans un communiqué.



Panda a été récompensé d'un bandana et d'un collier rouges. Reuters/Stephane Mahe

« Le comédien à quatre pattes (...) y offre une prestation touchante et apparaît comme une star talentueuse à part entière. Il rappelle la

place fondamentale du chien dans le foyer et la puissance du lien affectif qu'il noue avec les membres de sa famille. »

« Adulé par la foule composée de cynophiles, de passionnés du 7e art et de journalistes, le berger islandais a fièrement reçu le collier, le bandana ainsi que le collier éclatants de rouge », assure l'organisation.

Pipa récompensée à titre posthume

Panda succède à [Kodi, star du film « Le Procès du chien » de Lætitia Dosch \(2024\)](#). Lors de cette 25e cérémonie de la Palm Dog, le Grand Prix du jury a été décerné au film « Sirat » d'Oliver Laxe, pour « la prestation posthume de l'actrice canine Pipa ».

« À travers cet événement iconique, où l'amour des animaux se mêle à la passion du cinéma, les capacités d'apprentissage et de compréhension du meilleur ami de l'homme sont mises sur le devant de la scène », se réjouit l'organisation.

La Palm Dog 2025 est attribuée à Panda, le chien de « The Love That Remains » de Hlynur Pálmason

Publié le 23/05/2025 à 17h07

Écrit par **Ludivine Beaurin** dans la catégorie Conso

Ce 23 mai 2025, un nouveau nom s'est ajouté à la liste des talents canins récompensés à Cannes. La Palm Dog qui distingue chaque année la meilleure prestation canine du Festival de Cannes, a salué l'interprétation marquante de Panda, chien du film réalisé par Hlynur Pálmason, « The Love That Remains » (« L'Amour qu'il nous reste »). Il rejoint Kodi, le croisé Griffon primé en 2024 pour « Le Procès du chien » de Laetitia Dosch.



© Soraya Ursine / Woopets

Depuis sa création en 2001 par le journaliste britannique *Toby Rose*, amoureux du 7e art et des chiens, la Palm Dog célèbre chaque année la meilleure performance canine du *Festival de Cannes*. Associée à Woopets depuis 2023, la cérémonie s'est imposée comme l'événement incontournable des cinéphiles et des cynophiles.

Pour cette 25e édition, c'est le talentueux *Panda*, remarquable dans « *The Love That Remains* » (« *L'Amour qu'il nous reste* ») de *Hlynur Pálmason*, qui a conquis le jury.

du fidèle compagnon d'une famille dont les parents sont en pleine séparation. Témoin silencieux du quotidien de ses proches pendant une année, il devient le gardien de leurs souvenirs et le symbole d'un amour qui, bien que transformé, persiste dans les petits détails.



© Hlynur Pálmason

Sa prestation a convaincu un jury composé comme chaque année de critiques cinématographiques de renom comme *Peter Bradshaw* de *The Guardian* ou *Anna Smith*, animatrice du podcast *Girls On Film*.

Au cours de la délibération, ces jurés prestigieux ont bien entendu évalué le jeu d'acteur du petit comédien à fourrure, mais ils ont également prêté une attention toute particulière aux conditions de tournage. À l'heure où le bien-être animal est devenu un fait de société à part entière, la *Palm Dog Woopets* souhaite en effet récompenser les pratiques éthiques dans le 7^e art qui respectent la santé physique et psychologique des acteurs à 4 pattes.



Panda remporte la Palm Dog 2025 pour son jeu d'acteur époustouflant dans « L'Amour qu'il nous reste » (« The Love That Remains »)

Publié le 23/05/2025 à 14h08

Écrit par [Joséphine Voisart](#) dans la catégorie Conso

Ça y est, le jury de la Palm Dog 2025 organisée par Woopets en parallèle du Festival de Cannes, a tranché ! Le Chien de Berger Islandais incarnant Panda dans le film « L'Amour qu'il nous reste » (« The Love That Remains ») de Hlynur Pálmason succède à Kodi, star canine du film de Laetitia Dosch, primé l'année dernière. Projecteur !



© Soraya Ursine / Woopets

Vendredi 23 mai, les chauds rayons du soleil ont illuminé la *Croisette*. Alors que les vagues se mouvaient avec grâce au bord de *La Plage du Festival*, le public attendait de patte ferme l'annonce du lauréat de la [Palm Dog](#) 2025.

Truffe au vent, le vainqueur a foulé le tapis rouge avec panache sous un tonnerre d'applaudissements et devant une ribambelle de photographes. Le [Chien de Berger d'Islande](#), qui joue le rôle de *Panda* dans le long-métrage de Hlynur Pálmason, *L'Amour qu'il nous reste* (*The Love That Remains*), a conquis le cœur du jury. Celui-ci était composé de figures de renom, à l'instar de *Peter Bradshaw*, critique de cinéma pour *The*

Guardian ; *Wendy Mitchell*, journaliste et auteure de *Citizen Canine* ; ou encore *Anna Smith*, critique de cinéma et animatrice du podcast *Girls On Film*.



La consécration de Panda à la Palm Dog 2025

Dans cette œuvre dramatique où la nature est omniprésente, le comédien à 4 pattes offre une prestation touchante et apparaît comme une star talentueuse à part entière. Le lauréat incarne le fidèle compagnon d'une famille, dont les parents se séparent. Le film suit leur quotidien sur une année, et « *dépeint avec beaucoup de tendresse l'essence douce-amère d'un amour terni et des souvenirs partagés au fil des saisons* ».

Panda est l'image même du chien tenant une place fondamentale dans son foyer. La relation profonde avec ses proches nous rappelle la puissance du lien affectif que le « meilleur ami de l'Homme » noue avec les membres de sa famille.



Alors que le *Festival de Cannes* bat son plein, le lauréat a reçu sa prestigieuse récompense : un collier, un bandana et une laisse de couleur rouge confectionnés par *Oria & Guizmo*, une marque française d'accessoires pour animaux de compagnie. *Anthony Pruvost*, le fondateur de *Woopets*, et *Toby Rose*, le créateur de cette cérémonie au poil, ont honoré ce chien qui a tout d'une vedette.

Panda montre que le « meilleur ami de l'Homme » est capable de proposer une performance aussi précise que les grands acteurs, et d'émouvoir les spectateurs au plus profond de leur âme.



L'équipe du film « Sirat » de Óliver Laxe / © Woopets

Un autre film récompensé lors de la Palm Dog 2025

Le Berger d'Islande n'est pas le seul à avoir profité de son heure de gloire. Cette année, *Sirat* du réalisateur franco-espagnol *Óliver Laxe* (présent à la cérémonie) a obtenu le *Grand Prix du Jury*. Il décrit la quête d'un père et de son fils pour retrouver leur fille et sœur disparue depuis plusieurs mois lors d'une rave party organisée dans les montagnes du sud du *Maroc*. Le duo, accompagné de sa chienne *Pipa*, s'aventure dans les confins du désert qui les confronte à ses propres limites.

La comédienne à 4 pattes, aujourd'hui décédée, a ainsi bénéficié d'un bel hommage lors de la *Palm Dog 2025*.

Un événement iconique plein de surprises, qui prouve une nouvelle fois que nos amis les chiens savent témoigner d'une vaste et impressionnante palette d'émotions à l'écran. Comme les grands acteurs, ils ont droit à leur *Palme d'Or* version canine : une belle reconnaissance de leurs talents remarquables, et de la place importante qu'ils tiennent dans nos vies quotidiennes !



Rechercher sur Orange...

News

Téléphones et forfaits Internet Internet + Mobile TV, Musique et Jeux Cybersécurité et Télésurveillance

Actualités

Actu

Sports

Auto

Météo

Vidéos



France

Monde

Politique

Économie

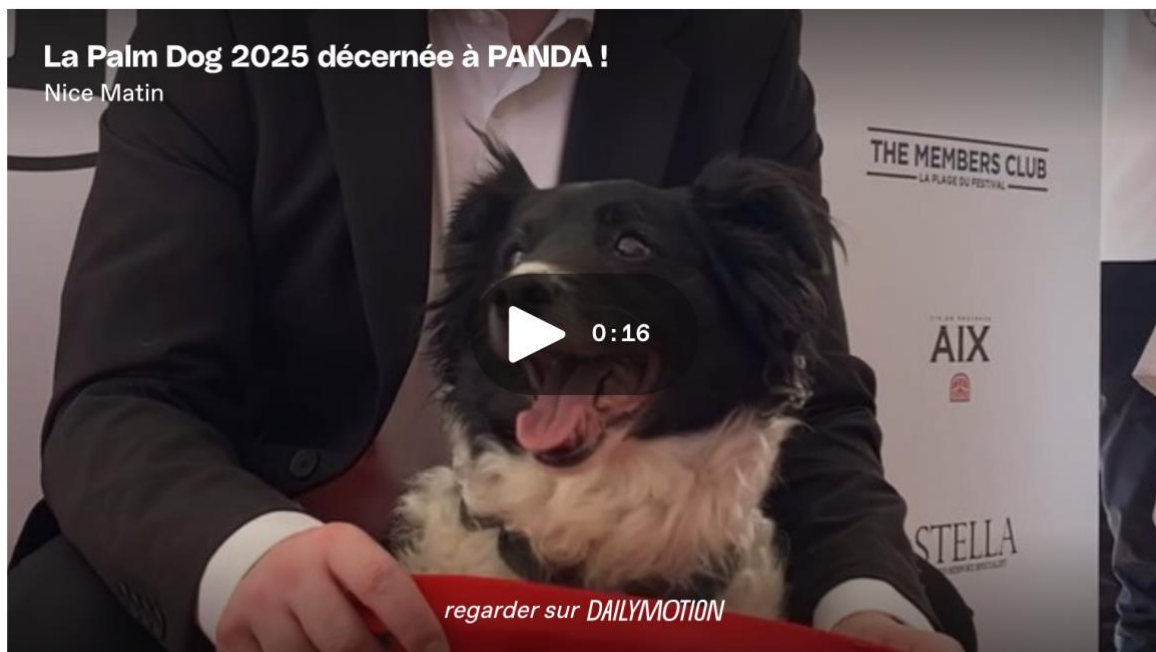
Société

Vie digitale

Cannes : grâce à "son jeu d'acteur touchant", le chien Panda remporte la Palm Dog 2025

Partager

La Palm Dog 2025 décernée à PANDA ! *par Nice Matin*



La Palm Dog 2025 décernée à PANDA ! *par Nice Matin*

Il n'y a pas que les humains qui sont récompensés durant le Festival de Cannes, les animaux aussi, et précisément les chiens, sont aussi mis à l'honneur. C'est le cas de Panda, vedette à quatre pattes du film islandais "The Love That Remains" ("L'Amour qu'il nous reste") réalisé par Hlynur Pálmason.

Ce vendredi 23 mai, une drôle de cérémonie de récompense a eu lieu au Festival de Cannes, celle de la 25e édition de la Palm Dog, qui récompense les meilleurs chiens acteurs. En effet, c'est un petit berger islandais du nom de Panda qui s'est vu remettre le collier, le bandana ainsi que le collier éclatants de rouge, synonymes de lauréat de la Palm Dog.

Panda s'est illustré dans le film islandais "The Love That Remains" ("L'Amour qu'il nous reste") réalisé par Hlynur Pálmason. Il succède à Kodi, star du film "Le Procès du chien" de Lætitia Dosch (2024).

Un jeu d'acteur salué par les critiques

Si, aux yeux de certains cinéphiles et amateurs de cinéma, l'acting d'un chien peut être une chose abstraite et déroutante, pour les jurys, c'est une performance à part entière. En effet, l'organisation a expliqué à travers un communiqué les raisons de sa Palm Dog 2025 :

"Panda offre une prestation touchante et apparaît comme une star talentueuse à part entière. Il a marqué les esprits pour son jeu d'acteur impressionnant. Il a conquis le jury de la Palm Dog à travers sa remarquable performance cinématographique canine.

Le comédien à quatre pattes y offre une prestation touchante et apparaît comme une star talentueuse à part entière. Il rappelle la place fondamentale du chien dans le foyer et la puissance du lien affectif qu'il noue avec les membres de sa famille.

Adulé par la foule composée de cynophiles, de passionnés du 7e art et de journalistes, le berger islandais a fièrement reçu le collier, le bandana ainsi que le collier éclatants de rouge." Côté humain, c'est ce samedi que sera décernée la Palme d'or au meilleur film du Festival de Cannes."

publié le 24 mai à 15h10, Jérémie Pol, 6Medias

Festival de Cannes 2025 : Un chien récompensé et un hommage appuyé à Émilie Dequenne

C.F.

ven. 23 mai 2025 à 7:06 PM UTC+2

Cannes, onzième jour - On vous refait le film de ce qu'il ne fallait pas rater sur la Croisette de Cannes ce vendredi 22 mai

L'événement du jour : Panda, lauréat de la Palm Dog



[object Object]

Panda, chien-acteur du film *L'Amour qu'il nous reste* (The Love That Remains) de Hlynur Pálmason, est le lauréat de la Palm Dog 2025, remise ce vendredi 23 mai à Cannes à l'occasion de la 25^e édition de la cérémonie. Ce Berger Islandais qui succède à Kodi (Le Procès du chien) « a conquis le jury par son jeu d'acteur touchant et sa présence à l'écran, dans un drame familial

salué pour sa sensibilité » explique le communiqué officiel. Chaque année depuis 2001, [Palm Dog Woopets](#) récompense les meilleures performances canines du célèbre [Festival de Cannes](#).

Le film du jour : « Jeunes mères » de Jean-Pierre et Luc Dardenne

Les rois belges du cinéma social se penchent sur le destin de mères adolescentes hébergées dans une maison maternelle pour tenter de sortir de la précarité. Presque documentaire et émotionnellement intense, le film délivre néanmoins un message d'espoir.

Habitués de la compétition, [Jean-Pierre et Luc Dardenne](#) pleurent encore le [décès d'Émilie Dequenne](#), fauchée à 43 ans par un cancer rare, au terme d'une lutte acharnée qu'elle avait rendue publique. L'actrice belge a été révélée en 1999, à 18 ans, dans leur film *Rosetta*, qui lui a valu le prix d'interprétation à Cannes et aux rois du cinéma social belge leur première Palme d'or (suivie de *L'Enfant* en 2005).

« Elle sera un petit peu là », a dit Luc Dardenne à l'AFP avant de partir pour la Croisette. « Le festival a eu l'idée de passer le film le dernier jour, comme(...) »